

Brèves littéraires

Brèves

Renaissance

Carole Leroy

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5700ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroy, C. (2007). Renaissance. *Brèves littéraires*, (75), 27–29.

Renaissance

Plusieurs vies emplies d'êtres, de passions, de tumultes caractérisent mon existence. Assez vite et naturellement les mois, les années se confondent. Depuis des lustres. Je ne les compte pas. Pourquoi essayer ? Que compter ? Plutôt raconter. Mauvaise habitude certes mais indispensable aux misanthropes dont l'aphasie se développe proportionnellement à leur isolement. Je me raconte donc des histoires toute la journée. Je parle avec tous les émissaires de la flore et de la faune, aux éléments aussi, pour ne pas oublier les mots, ne pas céder à la facilité, continuer à les prononcer. Le plus difficile n'est pas de ne plus parler, mais ne plus écouter, ne plus entendre leur mensonge. Alors je parle haut, fort, je chante, crie, hurle. Pour ne pas devenir sourde. Je parle aux oiseaux. J'ai longtemps parlé aux oiseaux. Ils m'écoutaient en penchant la tête et me regardaient de leur petit œil cruel et froid. Je chantais à tous les vents pour que mes paroles emportées se perpétuent dans l'écho des vagues. Je criais mon nom et ma légende. Je les hurlais au ciel, telles des prières. Je répétais inlassablement ces histoires et mes contes divers agrémentés, au fil du temps, par les déformations coutumières du souvenir.

Et puis, voilà longtemps déjà, une oreille attentive s'incrusta dans mon aventure. Une comparse privilégiée en quelque sorte. Complaisante. Alors j'abandonnais les oiseaux pour d'autres yeux moins féroces. J'abandonnais les mirages du vent et l'écho des vagues. J'abandonnais le ciel.

Sa présence estompa graduellement l'image des autres êtres qui vivaient avec moi, avant elle. Il ne reste plus qu'elle. Alors je lui confie tout. Mes secrets. Mes envies. Désirs. Peurs. Elle ne pose jamais de question. Écoute attentivement. Remue la tête de temps en temps de ce mouvement lent et régulier de balancier qui particularise son

espèce. Et attend. Elle attend je ne sais quoi, mais elle attend, en me prêtant attention. Docile. Tranquille. Je ne pouvais trouver mieux comme oreille. En secret, je la nomme Julia. Le ronronnement de mes paroles la berce. Elle ferme doucement ses grands yeux humides, languide, au rythme de mes paroles/incantations. Résiste un peu. Pas longtemps. Et s'endort apaisée au soleil. Son sommeil ne me frustre pas. Je continue mes soliloques. Sa présence seule me suffit. De toutes les façons, elle ne comprendra jamais rien à ce que je radote. Elle a quitté les siens pour vivre à mes côtés. Elle est présente. Entière. Inconditionnelle. Câline même. Lorsque le soir vient et que je m'endors sous les palmes des arbres ou de mon fragile abri, elle se blottit contre moi, au chaud. Ne bouge plus. Dort aussi. Et attend. Elle attend mon réveil et notre chasse du matin. Elle attend mon réveil et le retour de notre complicité éveillée. Notre déjeuner ensemble. Nos jeux dans l'eau chaude des geysers. Elle adore jouer dans l'eau. Et manger ce que je mange. Elle ne se nourrit plus que de mes pâtures. Son alimentation avant ma rencontre correspondait-elle à notre régime actuel ? Je ne sais mais apparemment elle s'en satisfait. Je ne crois pas qu'elle aille chercher autre chose. Je ne la vois jamais s'éloigner de moi. Peut-être la nuit lui procure-t-elle une liberté de moi ignorée. C'est possible. J'en doute cependant. Je m'éveillerais certainement de son absence. Au contraire, c'est elle qui, chaque matin, de sa langue douce et chaude, sèche et légère, me ressuscite du sommeil. Elle me sent. Promène sur mon visage son insistance bifide jusqu'à ce que mes yeux rencontrent les siens. Alors, elle déglutit lentement, gravement, comme prise en faute. Recule légèrement. Et attend. Fidèle. Attentive. Elle sait que quelques minutes plus tard la battue du jour débutera. Divertissement qu'elle apprécie entre tous. La première fois elle me suivit, observa mon manège d'affût, me regarda, se dressa sur ses pattes, se coucha, se releva, dans l'expectative, puis, lassée sans doute de cette longue pause incompréhensible, disparut. Elle reparut après une petite demi-heure, poussant devant elle une multitude de mammifères terrorisés par le bruit épouvantable qui les poursuivait. Ma Belle grognait, grondait, soufflait, projetant de ses larges et puissantes pattes griffues : mottes de terre, touffes d'herbe, branchages de chaque côté de sa course, provoquant une panique sans nom parmi la faune. Je regardais passer ce déluge d'affolements et de terreurs sans un mouvement, trop abasourdi même pour profiter de l'aubaine. Elle s'arrêta devant moi, la gueule

grande ouverte, riant de toute sa mâchoire de carnassière. Elle s'amusait. Oui, je crois bien qu'elle s'amusait. Et chaque matin, elle recommença le même manège, jusqu'à ce que notre équipe soit parfaitement au point. Elle rabattait, je guettais, sautais sur ce qui passait le plus près de moi ; je devais ensuite achever la proie. Jamais elle n'esquissa le moindre mouvement pour aider à la mise à mort. Si je ne réussissais pas à attraper une prise, elle s'approchait de moi, se couchait à mes pieds pour un instant de repos et repartait vivement de sa démarche dansante de saurien. Et tout recommençait. Ainsi chaque jour nous apaisions notre faim. Nous formions une chasse particulièrement performante. De moins en moins cependant, mon corps s'étiolant de la maladie du temps. Bientôt je m'éteindrai. Les vers et autres nécrophages parasites ne se nourriront pas de ma maigre carcasse. Ma Belle s'en chargera. Elle attend. Paisible. Docile. Et ma foi, cela ne me déplaît pas. Splendide dédommagement pour un amour indéfectible. Elle se repaîtra de mon cadavre. Elle conservera en elle ma totalité, mon intégrité. Oui Ma Belle, je serai ta récompense ultime.